

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 47

Artikel: Carmen Sylva reine de Roumanie
Autor: Heinecke, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255602>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CARMEN SYLVA, reine de Roumanie.

(FIN)

Guidée par M. Treb Laurian dans ses études du roumain, de même que son mari l'avait été par cet homme éminent, aidée dans sa tâche par les dames de son entourage à qui elle sut communiquer son ardeur pour le travail, elle se mit à traduire en roumain des livres scolaires et des poésies enfantines, qu'elle fit revoir par le poète Alexandri, afin de les rendre tout à fait propres pour l'enseignement de la jeunesse. Elle jeta ainsi en peu d'années, les fondements d'une bibliothèque nationale et populaire, dont l'influence salutaire se fait toujours sentir. Et cet essor, donné par une étrangère à la langue du pays, contribua puissamment au développement de la littérature roumaine, à la consolidation de sa langue autochtone, assez discréditée jusque-là dans les sphères élevées de la société.

Un sens très pratique et très persévérant guida la princesse dans tout ce qu'elle entreprit pour relever le niveau intellectuel et moral de son peuple. Elle n'abandonna jamais une tâche commencée, et tout prospéra sous sa direction: les écoles publiques de chant, de dessin, de broderies. Afin de donner à cette dernière industrie une recrudescence utile et durable, elle adopta pour les jours de cérémonie, le costume national orné de broderies superbes. Les dames de la société suivirent son exemple, et bientôt l'école fondée par la princesse ne put suffire aux demandes toujours croissantes. La souveraine devint ainsi la créatrice d'une industrie nouvelle et florissante.

Un seul enfant était né de l'union de ces deux êtres d'élite, une jeune princesse appelée Marie, enfant charmante au dire de tous, que les parents eurent l'immense douleur de perdre à l'âge de quatre ans. Ce chagrin plongea la princesse dans une morne apathie, d'où elle ne sortit qu'à force de volonté et d'activité. De nombreuses sociétés de bienfaisance doivent leur origine à ce douloureux événement, à ce besoin d'oublier ses propres peines en venant en aide à celles des autres.

En souvenir de sa fille bien-aimée, la princesse créa l'orphelinat Marie; elle fonda les sociétés Albine et Elisabeth, pour venir en aide aux femmes infirmes et indigentes; la „Société Formica” s'organisa pour acheter, aux femmes nécessiteuses, leurs ouvrages faits à domicile; la „Concordia” se voua aux besoins des tisserands disséminés dans tout le pays roumain.

Après la guerre russo-turque, où la Roumanie s'était montrée bonne alliée des Russes forcés de traverser son pays, et où la bravoure des soldats roumains, conduits par leur vaillant chef et souverain, sauva à Plevna l'armée du tsar et décida de la victoire, la principauté de Roumanie avait été érigée en royaume. Cédant au désir de son peuple, et afin d'assurer la succession à un prince de sa famille, puisque Dieu lui avait refusé un héritier direct, le roi adopta le fils cadet de son frère aîné, Léopold de Hohenzollern. Cet héritier présomptif du trône, le prince Ferdinand de Roumanie, est marié à une princesse de Cobourg, dont il a quatre enfants, deux fils et deux filles; l'aîné des enfants, le prince Carol, „un vrai Roumain,” à ce qu'on dit, est destiné à prendre la succession de son oncle, dans le cas où son père renoncerait au trône, comme on le croit probable.

Le don poétique de Carmen Sylva, pseudonyme sous lequel la reine a publié tous ses ouvrages, se manifesta de très bonne heure; une fée bienfaisante le lui avait, pour ainsi dire, mis au berceau, car

elle n'avait pas encore sept ans, quand elle écrivit ses premières poésies. A douze ans elle écrivit une nouvelle. Son style se développa rapidement, puisqu'elle avait coutume de confier toutes ses pensées, tous ses actes, à un journal soigneusement caché aux yeux de tout le monde. Ce fut son séjour dans son pays adoptif, son désir de le faire connaître au dehors, qui lui fournit la première occasion d'affronter le jugement du public. De même qu'elle avait traduit, en roumain, des livres allemands et français destinés à la jeunesse, de même elle se mit en jour à traduire, en allemand, des légendes et des poésies roumaines, qu'elle fit publier sous le nom de Carmen Sylva, pour cacher son nom et son rang élevé. Encouragée par le succès qui accueillit ces publications, elle donna ensuite libre cours à ses penchants littéraires, et publia successivement des volumes de poésies, de nouvelles et de contes, tous empreints d'un sentiment poétique très réel, d'une observation fine et intéressante. De ce grand nombre d'ouvrages, publiés en langue allemande, nous citerons le drame „la Sorcière, le poème épique „Sapho”, les „Contes du royaume de Carmen Sylva”, les volumes de vers „Mon Repos”, „Ma Patrie”, „Mon Rhin” et le roman „Deux Mondes”, publié en collaboration avec Wittie Kremnitz, dame d'honneur de la reine.

Sans être un conteur de premier ordre, comme Georges Sand ou autres, Carmen Sylva doit être comprise, et au premier rang, parmi les femmes auteurs de notre époque. Elle plaît par la vivacité de son style, par la richesse de son imagination et par l'analyse très juste de l'état d'âme des personnages qu'elle nous présente. Ses devoirs de souveraine d'ailleurs, ne lui permettent guère de s'adonner pleinement à son penchant littéraire. Mais elle n'oublie pas, qu'étant reine, elle a pour mission de protéger les arts et la littérature. L'été surtout, dans sa belle résidence du château de Peleș à Sinaia, dans les Carpathes, elle exerce la plus large hospitalité, et attire à sa cour les sommités artistiques et littéraires de tous les pays. Elle aime beaucoup la littérature française, et nos meilleurs romanciers, tels que Alphonse Daudet, Pierre Loti, ont été successivement ses hôtes durant de longues semaines. Tous vantent l'aménité de ses manières, la culture élevée de son esprit et le charme qui émane de toute sa personne.

La gracieuse souveraine a célébré, récemment, le soixantième anniversaire de sa naissance, pour lequel on lui a envoyé, de toutes parts, les félicitations les plus empressées. Elle a été si heureuse, si reconnaissante de ces témoignages d'affectueux respect de la part de ses sujets et de ses amis, qu'elle n'a pu s'empêcher d'en consacrer le souvenir, par des pages charmantes publiées dans l'„Indépendance roumaine”. Nous y faisons, pour terminer, un long emprunt, afin de faire mieux connaître l'âme élevée de cette noble princesse.

Elle y dit entre autres:

„D'ordinaire, j'ai avec moi une foule d'enfants et de petits-enfants de ceux qui m'entourent depuis trente ans; mais ils étaient venus, trois jours plus tôt, pour entendre le merveilleux petit violoniste Florizel de Reuter. Ce garçon divin nous a tous ravis, et je lui suis redevable de beaucoup de plaisir; notre Noël allemand devint, par lui, une fête sans pareille. Je lui avais fait un petit arbre, car il s'était plaint qu'il n'aurait pas de Noël; il faut vous dire que ce grand musicien n'est encore qu'un petit enfant de onze ans. Je lui avais préparé des cadeaux, et je le reçus à mon orgue. Il se jeta dans mes bras et m'entoura le cou de toute sa tendresse; c'était si bon!

Puis il se mit à l'orgue, improvisant des fugues et des suites, joua avec ses cadeaux et se remit à faire de la musique. Il avait apporté les partitions de „Siegfried” et de la „Valkyrie”; il joua par cœur, le dernier opéra qu'il avait entendu à Varsovie, ainsi que la symphonie qu'il avait composée tout récemment. Nous jouâmes également le quatuor qu'il avait fini de composer à Bucarest. Il jouait comme un maître et se réjouissait comme un enfant. Lorsqu'on le voit, penchant sa tête d'ange bouclée sur son violon, on songe à un portrait de Fiesole, et lorsqu'il se tient au piano, à Mozart ou à Haydn, et des larmes d'attendrissement nous viennent aux yeux!”

Nous trouvons ailleurs :

„Les êtres aimés ne nous meurent pas, si nous vivons pour eux, et si nous les laissons prendre part à toutes nos actions, à tout ce qui nous touche.

„Je ne me crois pas plus pauvre, parce que les bras chéris ne m'enlacent plus, et que des voix chéries ne chantent plus à mes oreilles; mais je rends grâce à Dieu, tous les jours, de les avoir possédés et de les posséder pour toute l'éternité, du moins pour ce que nous entendons par l'éternité. Rien ne périt ici-bas, tout est éternel tant que notre cerveau peut en garder le souvenir. La vie est plus riche qu'on ne le croit quand on est jeune. Je ne comprends pas comment on peut parler du passé, tout est présent, tout est là, tout est près de moi! Je voudrais, pour remercier tous ceux qui m'ont envoyé

des poésies et des lettres, ainsi que des télégrammes, leur envoyer, à mon tour, tout le parfum des fleurs qui emplît ma chambre et mon cœur. Comme des vagues gigantesques arrivent vers moi, de tous les coins de la terre, les télégrammes d'affection, et ma cellule paisible est claire et chaude; elle reflète tout ce qu'on y a laissé hier et rend en écho tout ce qu'on y a chanté.

„Mille remerciements à tous, de près et de loin, qui ont songé à embellir, par-dessus toute attente, mon soixantième anniversaire! Le bon Dieu m'a gratifiée d'une belle et vive imagination, mais j'ai toujours trouvé que la réalité dépasse de beaucoup l'imagination! Depuis ma première jeunesse, je me suis fait une fête de ce jour, et maintenant je pourrai m'en réjouir jusqu'à l'heure de la mort. N'est-ce pas assez de bonheur?”

Quelle exquise simplicité, quelle grâce et quelle fraîcheur juvénile dans ces lignes écrites au lendemain même de cet anniversaire qui, au dire de la reine, avait commencé à une heure du matin, à sa sortie du théâtre, par des surprises qu'avaient préparées dans son atelier de jeunes orphelines à son service lui apportant trois petits chats, ornés de rubans rouges et de fleurettes! Les années ont beau avoir blanchi l'auréole de cheveux blonds qui rayonnait jadis autour de sa tête, Carmen Sylva a conservé, dans son cœur, l'éternelle jeunesse des âmes sensibles et poètes!

H. HEINECKE.

Les supplices en Mandchourie.

Il m'a été donné d'assister, à Tsi-tsi-kar (Mandchourie), à une sextuple exécution capitale, dont la vision terrifiante ne s'effacera jamais de ma mémoire, raconte un correspondant du *Globe Trotter*.

Une description fidèle des péripéties émouvantes des horribles supplices dont je fus le témoin oculaire, intéressera sans doute le lecteur en lui montrant en même temps jusqu'où certains Chinois sont capables de pousser la cruauté.

Mon attention ayant été attirée un jour de flânerie par de grandes affiches rouges qui s'élevaient à profusion sur tous les murs de Tsi-tsi-kar, je priai mon interprète de me traduire la teneur de ces placards que tous les passants semblaient lire avec beaucoup d'intérêt.

« Ces affiches annoncent à la population, m'expliqua mon guide, que six criminels, condamnés à mort, seront exécutés demain matin, de trois manières différentes, à savoir : par décapitation, par strangulation et par vivisection.

— Par vivisection? m'écriai-je tout stupéfait.

— Parfaitement, et, si le cœur vous en dit, je vous conduirai demain sur le lieu du supplice, où vous pourrez assister au plus terrifiant des spectacles : découpage en morceau d'un homme vivant. »

Ma curiosité fut excitée et j'acceptai la proposition de mon cicerone qui, tout en me montrant sur un plan de la ville un petit point rouge, m'expliqua que ce signe indiquait l'endroit réservé à l'exécution du condamné à mort.

Sur le lieu du supplice.

Le lendemain matin, sur le coup de neuf heures, il vint me prendre à l'auberge, et nous nous rendîmes sur le lieu du supplice. En y arrivant, je constatai avec surprise que ce n'était pas du tout une place, mais simplement une petite rue étroite, très commerçante, bordée de boutiques et d'échoppes de piètre apparence, encombrée de fourneaux por-

tatifs, sur lesquels des marchands ambulants cuisaient toutes sortes d'aliments exhalant une odeur infecte, et de tréteaux sur lesquels ils étalaient leurs marchandises de pacotille. Une foule compacte y grouillait, affairée et bruyante; on y voyait des bandes de gueux en loques sordides, avalant glou-tonnement quelques aliments indéfinissables, ainsi que des nuées d'enfants mi-nus, se vautrant dans la boue. Des

« arbas » (charrettes) lourdement chargées, des « rikchis » (pousse-pousse) légers, des ânes efflanqués pliant sous leurs fardeaux, traversaient en procession la rue encombrée, se frayant difficilement un passage à travers cette cohue remuante qui puait l'ail et la sueur.

Rien de particulier ne révélait que dans quelques instants cette voie passagère, pareille à tant d'autres, allait se transformer en un macabre lieu de torture.

Une tente légère, tendue de nattes, était dressée devant la porte d'un magasin; au mi-

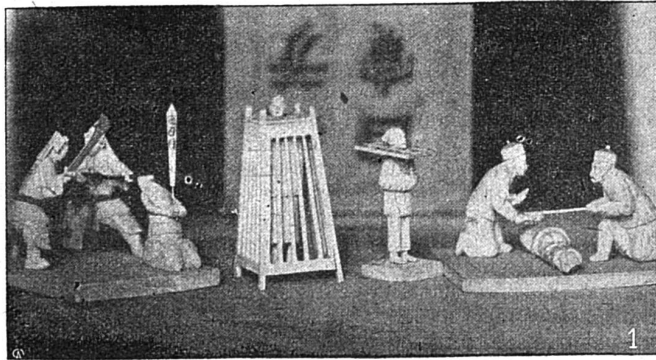
lieu de cette tente, on apercevait une table recouverte d'un tapis rouge en drap grossier, et, sur la table, deux cachets en fer étaient posés.

C'était le siège ambulant du tribunal suprême.

De nombreux agents de police en guenilles essayèrent vainement de dégager les abords de ce prétoire improvisé : force coups de matraque qu'ils distribuaient aux récalcitrants n'avaient pas l'air d'effrayer outre mesure la populace grouillante qui, à peine dispersée, se reformait en groupes compacts derrière le dos des policiers.

Et qu'on ne s'imagine pas que cette foule compacte était composée d'amateurs de fortes émotions, avides d'assister à un spectacle sanglant. Point du tout. Les Chinois sont blasés sur le chapitre des exécutions capitales, qui n'ont plus le don de les intéresser; la plupart des gens qui nous entouraient se trouvaient là par simple hasard, venus dans cette rue pour leurs affaires journalières; ils y étaient hier, ils y seront encore demain.

Bientôt les cris et les coups de bâtons des agents redoublent d'intensité; les marchands ambulants enlèvent à la hâte



1. — Chez le bourreau. — (Texte page 374.)